

À propos des classes-promenades

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **72 (1943)**

Heft 11

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cette demeure retrouvée par le silence après cent ans et la joie de ce revoir que n'assombrissait point la pensée d'une prochaine et définitive séparation d'un des nôtres.

Nous n'avons point voulu quitter Hauterive sans saluer M. Overney et sa gentille famille, hôtes fidèles de St-Loup, derniers représentants en ces bas-lieux de la grande famille de l'Ecole normale. Comme autrefois pour nous, leur vie est encore rythmée par la voix

... de la Sarine et de son eau qui fuit
Grise et verte et murmurante aux pieds des rochers gris.

Accoudé à sa petite fenêtre, notre professeur de littérature
croit-il voir parfois, en écoutant cette voix :

se pencher les défuntes années...
Surgir du fond des eaux le regret souriant.

Ainsi se termina cet après-midi, trop court au gré de tous, si lourd de souvenirs que nous conservons dans notre cœur. Nous avons fait nos adieux à Julon qui restait tandis que nous partions. Il est resté, se recommandant à nos prières comme nous avons requis le secours des siennes. Dieu qui l'a appelé ne lui refusera pas son aide dans la vie dure qui l'attend. Il est presque merveilleux de penser que ce soit l'un de nous qui ait été choisi en premier pour renouer une tradition interrompue durant cent années, pour faire mieux vivre un corps bien faible encore. Le passé était-il donc si vivant là-bas, si agissant à notre insu, les vertus des anciens moines ont-elles si fortement imprégné ces pierres ?

Ce n'est qu'un premier pas. Il en faudra d'autres pour que ce couvent prenne, chez nous, le rayonnement qu'il doit avoir. Il le prendra lorsque des fils de notre terre reprendront la vie des Dom Thomas, Dom Nivard, dont nous avons cru voir un jour surgir les ombres.

A toi de cœur !

ALOYS.

A propos des classes-promenades

C'était par une belle après-midi d'octobre... Désireux d'aborder l'étude de la noix, dans ma classe, je résolus d'emmenner mes élèves auprès d'un vieux noyer.

Le groupe quitta gaiement l'école et arriva bientôt dans une vaste prairie longeant la grand'route. Les rangs furent subitement rompus et ce fut une course effrénée pour savoir qui, parmi les petits, parviendrait le premier à montrer à M. le maître le vieux noyer et ses grosses noix. Que de cris joyeux ! Que de petites mains tendues fébrilement pour indiquer les coques vertes se balançant débonnairement à des hauteurs variables ! Que d'expressions diverses dans les conversations spontanées ! « Qu'il est haut, le noyer ! Toutes les noix ! On dirait de petites pommes de terre vertes ! On a déjà abattu des noix, voilà des rameaux par terre ! Peut-on en « couper » ? Quelles larges feuilles !... Quelle drôle d'odeur

ont ces feuilles ? Il nous faudrait une grande « baguette » pour « faire tomber » des noix . . . », etc., etc.

Une gaule, abandonnée dans l'herbe par les enfants du fermier, est tout à coup découverte. Cinq, dix élèves se précipitent, la saisissent pour me la rapporter triomphalement.

« M. le maître, voilà une « grosse baguette », une perche, « faites tomber » des noix ! s'il vous plaît. — Mes amis, cette perche s'appelle : « *une gaule* . . . » Retenez aussi qu'on dit : « *gauler* » et non « faire tomber » des noix. Mais, avons-nous le droit ou la permission de gauler ces noix ? Vous appartiennent-elles ? A qui est ce noyer ? Ah ! voici justement M. Wéry, le fermier. Qui va lui demander l'autorisation de gauler des noix ? Comment direz-vous ? Etes-vous assez poli pour demander cette autorisation ? Qui dira mieux ? . . . »

Le fermier arrive. On se dirige vers lui. On le salue poliment (plus poliment qu'on ne le fait lorsqu'on le rencontre en route, en l'absence de M. le maître) et, spontanément, dix, quinze enfants manifestent l'ardent désir d'être autorisés à gauler des noix.

Prévenu depuis la veille, le fermier accepte avec le sourire, en reprochant cependant à certains petits maraudeurs de s'être déjà introduits dans le verger, sans aucune permission. Deux coupables s'excusent à voix basse et ils promettent qu'ils ne marauderont plus, tandis que d'autres protestent de leur innocence.

Cette courte leçon de morale terminée, c'est la ruée vers le noyer. On discute pour savoir qui gaulera les noix. On écarte les tout-petits, car « ils ne pourraient manier cette *lourde* gaule ; ils risqueraient de se blesser ou de blesser des compagnons. Ils ramasseront les noix, eux, les petits ! »

Les plus grands s'avancent et prétendent avoir la *force* et l'*adresse* nécessaires. Jean essaie . . . Pan ! De larges feuilles tombent, mais les noix restent . . . Rires, moqueries éclatent. Tous veulent agir. Patience, Jean recommence et atteint cette fois deux gros fruits verts qui tombent avec *un petit bruit sourd* sur l'herbe jaunissante. Les tout-petits se précipitent pour les ramasser, pendant que Jean, fier de son succès, lance à nouveau sa gaule. Gare ! gare ! si une noix n'a pas la grosseur d'une citrouille, elle est tout de même plus volumineuse qu'un gland. On retient les petits et on les gronde. D'autres noix tombent, saluées par des cris de joie et des trépignements. Jean, essoufflé, passe volontiers la gaule à Paul qui continue le *gaulage*.

Plus de vingt grosses boules vertes jonchent le sol. Courage, Paul !

A ce moment, des excursionnistes, jeunes gens en bérets alpins et jeunes filles en toilettes claires, dévalant à vélo la grand'route toute proche, nous adressent des compliments plutôt inattendus : « Mauvaise méthode ! Ne passez pas votre temps à abattre « des pommes » ! Retournez en classe ! Allez apprendre à lire et à calculer ! »

D'abord étonnés, les élèves me regardèrent sans mot dire, puis, voyant que je souriais, ils reprirent contenance et je fus obligé de sévir pour arrêter des expressions triviales qui menaçaient de s'échapper.

Le brave fermier bredouilla quelques paroles banales de « consolation » et, se trouvant mal à l'aise à mes côtés, il se retira, prétextant une besogne urgente, non sans m'autoriser fort gentiment d'ailleurs à user du noyer avec mes élèves comme si j'en étais le propriétaire.

Avec une spontanéité qui me fit grand plaisir et qui ne manqua pas d'impressionner M. Wéry, mes bonshommes remercièrent vivement et très sincèrement leur bienfaiteur.

Nous restâmes quelques minutes encore sous le gros noyer, puis nous reprîmes en chantant le chemin de la classe.

*

Le dimanche qui suivit cette classe-promenade, j'eus l'occasion de revoir M. Wéry, dans ma classe même, à l'occasion d'une conférence agricole organisée sur l'initiative de l'agronome de l'Etat.

Un certain nombre de pères de famille se trouvant parmi les auditeurs et le conférencier étant en retard, j'en profitai pour reparler à M. Wéry de ma récente visite à son verger. (C'était pour moi l'occasion toute trouvée d'une causerie familière aux parents rassemblés.)

M. Wéry, lui dis-je, vous avez été témoin des plaisanteries des jeunes gens à mon adresse, pendant que mes petits élèves gaulaient vos noix, lundi dernier.

Nous n'avions pas le temps, ce jour-là, de faire de la « pédagogie » : vous aviez vos occupations et je ne pouvais prolonger mon séjour dans votre verger.

Mais, si cela ne vous déplaît pas, je vais vous expliquer rapidement pourquoi nous faisons maintenant des sorties assez fréquentes dans le hameau et le profit que retire l'enseignement de ces leçons-promenades. Car, veuillez le noter, ces sorties ne sont nullement destinées à « distraire » les enfants des occupations normales de l'école ni à les détourner du « travail » dans le vrai sens du terme. Elles en sont la préparation naturelle, elles constituent le point de départ d'activités diverses fort captivantes et autrement fructueuses que les « leçons » d'autrefois dont le moins qu'on puisse en dire est qu'elles furent très souvent ennuyeuses, n'aboutissant fréquemment qu'à la répétition par les enfants de phrases banales et vides de sens.

En nous autorisant à gauler des noix et à en emporter une petite provision, vous avez, M. Wéry, procuré à mes petits élèves une occasion excellente de s'exprimer d'une façon vraiment naturelle, d'extérioriser des impressions et des sentiments vrais en une langue d'enfants.

Vous avez assisté à ces explosions de joie, à ces manifestations de surprise, à la traduction d'états d'âmes riches et variés.

Vous avez fait vous-même sur place une excellente petite leçon morale qui portera plus sûrement des fruits que toutes celles que l'on donne aux enfants en l'absence de toute raison d'être, dans l'abstrait, avec ou sans livre.

Vous avez assisté aux suggestions nombreuses que j'ai pu faire de formes de langage plus correctes que celles employées spontanément par mes petits écoliers.

Et vous leur avez procuré l'occasion d'emporter une foule d'impressions et de souvenirs précieux qui ont été les heureux points de départ de maintes activités scolaires intéressantes et fructueuses.

Pour vous permettre d'apprécier à leur juste valeur les procédés nouveaux utilisés dans nos écoles modernes, permettez-moi de vous demander, à vous et aux autres parents ici rassemblés, de vous reporter à vingt ou trente ans en arrière, dans la petite école de votre village où vous avez appris l'a b c.

Sous prétexte de vous initier à *bien* parler, on vous invitait à décrire méthodiquement la touche... , le crayon... , la bêche... , le carabe doré pâli d'une vieille gravure défraîchie... , le rossignol que vous n'aviez jamais vu... et, peu intéressés et manquant d'idées et de sentiments à exprimer, vous demeuriez immobiles et sans voix, rêvant peut-être aux grosses châtaignes aux bogues épineuses que vous iriez abattre le soir... Vous étiez, pour risquer une comparaison hardie, comme ces jolies fleurs qui se flétrissent dans un vase sans eau. A

peine pouviez-vous reprendre la petite phrase que votre bon maître, à bout de souffle, venait enfin de composer pour être répétée par vous : « La bêche est un instrument du jardinier... Elle se compose d'un manche et d'une lame... » Que vous importaient donc et le manche et la bêche et toutes les fadaises du même genre dont on vous abreuvait ! On faisait fi de « l'intimité qui doit nécessairement exister entre l'enseignement de la langue et la vie de l'enfant ». On vous forçait à écouter et, souvent, à vous taire, sous prétexte de vous apprendre à parler. On vous obligeait à répondre à des questions qui vous laissaient complètement indifférents.

A présent, on s'efforce de rendre justice à l'enfant, on le rapproche de la vie réelle, on essaie de lui faire acquérir un langage en rapport direct avec ce qu'il doit exprimer dans sa petite existence journalière. On ne met plus l'élève dans la pénible obligation de parler de ce qu'il ignore, de ce qu'il n'a ni vu, ni senti. On n'exige plus qu'il répète machinalement la pensée d'autrui. Pendant que mes petits gaulaient, n'avez-vous pas entendu, M. Wéry, jaillir des phrases spontanées, banales peut-être pour vous qui êtes un adulte, mais des phrases sincères, sortir du tréfonds de l'âme des enfants... des interrogations pressantes, des affirmations impérieuses, des négations obstinées et des exclamations touchantes ? Vous avez pu constater avec quelle volubilité mes petits élèves ont exprimé le résultat de leurs observations. Combien de fois n'ai-je pas été obligé de modérer les plus « bavards », alors que, jadis, j'en ne savais quel moyen employer pour les tirer de leur mutisme ! S'exprimant avec toute la spontanéité souhaitable, nos écoliers apprennent à mieux manier leur langue, ils parlent beaucoup, ils entendent certains de leurs compagnons s'exprimer avec plus d'aisance, de précision et d'élégance qu'eux-mêmes. Peut-être sentent-ils une certaine infériorité dont ils souffrent et qu'ils voudraient voir disparaître. Ils écoutent plus attentivement les observations du maître et, bientôt, ils se corrigeront mutuellement, sans forfanterie.

Permettre le langage enfantin, au lieu de vouloir imposer de force le langage de l'adulte, est la vraie voie à suivre, si l'on ne veut pas en contrarier l'évolution.

Si le bébé prononce tout à coup, pour la première fois, un mot, un bout de phrase, c'est qu'un courant mystérieux vient de traverser son esprit. Nous trouvons cela tout naturel. Au fur et à mesure que l'enfant se développe, il se produit, dans son âme comme dans son corps, des transformations nombreuses qui se traduisent notamment par des formes de langage qui changent d'âge en âge, et cela, indépendamment de l'influence de la famille et de l'école, pour les enfants d'âge scolaire. Nul n'oserait contester que, abandonné à lui-même et aux seules influences du milieu de vie naturel, l'enfant de douze ans n'aura pas une tout autre façon de s'exprimer que celle qu'il possédait à l'âge de six ans. Dès lors, s'il progresse déjà sans éducation spéciale, pourquoi ne pourrait-il se perfectionner plus rapidement en le mettant, aussi souvent que possible, dans des conditions favorables à l'éclosion d'idées et de sentiments qu'il exprimera spontanément de mieux en mieux, le maître s'attachant à greffer sur les formes naturelles de langage enfantin des formes plus correctes et plus élégantes ?

C'est là la vraie raison de nos sorties-promenades.

L'étude des règles de grammaire enseignées artificiellement, sans tenir aucun compte du langage *naturel* des enfants et la pratique abusive des exercices de conjugaison systématique se sont révélées incapables de perfectionner sérieusement la langue de nos écoliers.

Est-ce en décrivant, dans les plus menus détails, la technique de la marche que la maman apprend à marcher à son bébé ? Nullement. L'enfant va en se traînant d'abord, en s'accrochant à tout, puis... à un moment donné, il s'aventure gauchement, sans se soucier de rien, il marche à sa façon, il trébuche et tombe, puis il recommence encore, il recommence toujours... Il apprendra ainsi à marcher, d'une façon empirique en suivant son instinct, comme, plus tard, il apprendra à parler d'une façon empirique, comme aussi, dès son arrivée à l'école, nous l'aiderons à améliorer son langage d'une façon empirique, tout simplement, par une pratique continuelle qui engendrera peu à peu des habitudes desquelles nous tirerons des enseignements que nous dénommerons : des règles.

— C'est bien juste, répliqua le bon fermier, qui est homme de bon sens et ne manque pas d'instruction. Vos élèves, parlant de ce qu'ils connaissent, ont au moins quelque chose à dire et trouvent assez aisément les mots nécessaires à leur expression. Ils parlent beaucoup, améliorent sans cesse leur langage et je crois comme vous que l'école devrait s'efforcer davantage à faire parler l'enfant de choses qui l'intéressent réellement. Quand nous étions à l'école, nous devions constamment observer le silence et l'on nous accablait de calculs, de problèmes, de dictées, d'exercices de grammaire et de leçons de toutes sortes qu'il fallait reproduire textuellement, comme dans les livres, même si nous n'y comprenions que peu de chose ou rien. Je me souviens notamment qu'un jour, je fus puni pour n'avoir pu énumérer, à la fin d'une leçon, les... caractères des batraciens. Avais-je été distrait ou n'étais-je pas assez intelligent pour suivre les explications données, je ne sais, mais je ne pus en signaler un seul.

Le fermier devenait pédagogue !

« Vos élèves, reprit-il, sont plus heureux que ceux d'autrefois. Ils auront passé une bonne demi-heure au grand air, et en apprenant à observer, ils se seront exercés, sous votre direction, à s'exprimer correctement. »

Et tous les pères de famille, vivement intéressés par ce dialogue, d'approuver notre échange de vues.

Le Moniteur.

Il ne comprend pas !

L'importance de l'exemple est une des choses sur lesquelles il serait difficile de trop insister au point de vue éducatif.

S'il est un principe qui rallie l'opinion unanime des psychologues et des éducateurs, c'est bien celui qui consacre « la force de l'exemple » en éducation. Il repose sur cette sympathie instinctive, sur ce besoin presque irrésistible d'imitation qui se manifeste dans toute son intensité chez les consciences primitives, inachevées et fragiles comme celles des enfants à qui semble surtout s'adresser la parole : *Exempla trahunt*, les exemples entraînent.

« La contagion de l'exemple fait des merveilles ou des ruines, dit F. Nicolay ; elle est autrement forte que la nature. »

« L'enfant, note un autre éducateur français, subit plus qu'on ne peut le dire l'influence de l'atmosphère morale dans laquelle il vit ; tout ce qu'il voit ou entend, tout ce dont il est témoin laisse de profondes impressions dans son esprit et dans son cœur ; et, tandis que nous l'accablons de conseils, nous démentons trop souvent nos maximes par notre conduite, *plus encore par nos conversations.*

« Combien de *paroles imprudentes* la vue d'un enfant devrait retenir sur nos lèvres ! »

*